

# Le blues du Vieux Sud

Dans la tradition du Southern Gothic initiée par Faulkner, « la Demeure éternelle », polar signé William Gay, nous plonge dans ce coin d'Amérique hanté par la misère et la déchéance.

PAR ALAIN LÉAUTHIER

**L**a vie est dure. Il n'y a qu'une chose à faire, c'est s'endurcir en conséquence. » Celui qui parle ainsi s'appelle Dallas Hardin. Dans le Tennessee des années 40, le trafic d'alcool et les mauvais coups en ont fait un homme puissant, craint et violent. Hardin, le bootlegger sans scrupule, raconte comment, au Noël de ses 8 ans, il n'y eut rien dans ses chaussures et celles de sa sœur. Même pas, comme lors des Noël précédents, « une pomme, une orange et une

poignée de bonbons. Quelques noisettes. » Même pas la vague illusion qu'un père puisse être autre chose qu'un « homme qui regarde le bout d'une route alors qu'il n'y avait rien à voir... ».

Dallas Hardin est la figure maléfique et marquée par l'absence de la Demeure éternelle, second livre traduit en français de William Gay, mais premier de la courte production de cet écrivain tardif disparu début 2012. Lors de sa parution aux Etats-Unis, en 1999, certains critiques virent en Hardin un lointain cousin de Thomas Sutpen, le « démon » d'*Absalon, Absalon !*, le roman clé de Faulkner. La lignée s'apparente bien à celle du Southern Gothic, auquel se rattachent des auteurs aussi différents que Larry Brown, mort en 2004, Cormac McCarthy ou encore le formidable Harry Crews. Avec eux, on revient toujours dans ce coin d'Amérique hanté par la misère et la déchéance et dont les fautes, enfouies au fond des forêts, des marécages et des cabanes sordides, nourrissent quelques-unes des plus puissantes pages de la littérature nord-américaine.

Gay apporte sa contribution à l'œuvre sans cesse recommencée de rédemption du Sud et de ses terreurs, avec des moyens littéraires simples, mais avec le côté physique et charnel de celui qui fut dans une autre vie charpentier et couvreur. A Hardin, il oppose la candeur en sursis de Nathan Winer Jr, fils d'une de ses victimes, et les remords du vieux William Tell Oliver, chargé d'ouvrir la boîte de Pandore de la mémoire. Le sang coulera et il ne restera qu'« une route blanche écrasée par le soleil de midi, la cime bleue des arbres qui tremblait au loin, la violence soudaine, brutale, des orages d'été. » A lire d'urgence, on l'avait compris. ■

**La Demeure éternelle**, de William Gay, Seuil, 336 p., 21 €.



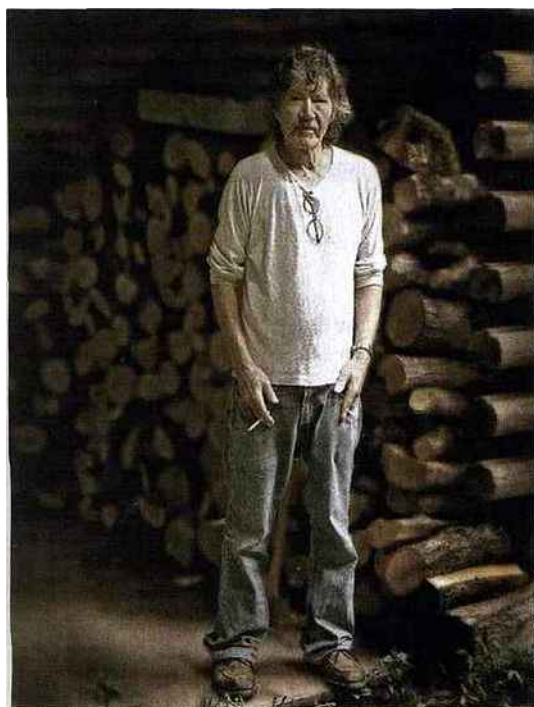
**UN POLAR NORDIQUE** particulièrement glaçant qui nous conte la misère du peuple lapon.

## Requiem pour le Grand Nord

**E**ncore ! Ayant avoué dans ces colonnes la lassitude qu'engendre un sous-genre essoufflé (le polar nordique), on avait enfilé des mouffles protectrices avant d'ouvrir *Le Dernier Lapon*, d'Olivier Truc. Or voilà un premier roman qui a trouvé le juste traîneau : celui-ci nous entraîne sur la piste glaçante d'un génocide (tant pis si le mot très fort choque les puristes) survenu dans une région d'Europe symbolisant pour le sens commun les vertus de la tolérance et l'amour civil du prochain. Comparaison n'est pas raison, mais le destin des Sami, (les Lapons, selon notre appellation) rappellera tout de même celui des Indiens d'Amérique du Nord.

A des populations autochtones versées dans le panthéisme et le chamanisme, les pasteurs des trois pays formant aujourd'hui la Scandinavie imposèrent en effet par la force un monothéisme étouffant et dogmatique. Est-il besoin de préciser que la conquête des esprits s'accompagna évidemment de celle des territoires et que l'histoire imaginée par Olivier Truc trouve certains échos contemporains ? Un éleveur de rennes est tué ; au même moment, un tambour sacré disparaît d'un musée sami. Au rythme lent d'une enquête à valeur initiatique, le livre devient une mise en abyme éclairante d'un passé qui ne passe pas. C'est vivant, vibrant... et très vivifiant. ■ A.L.E.

**Le Dernier Lapon**, d'Olivier Truc, Métailié 456 p., 22 €.



greg hobson / le seuil

**WILLIAM GAY**, disparu en février dernier, fut publié tardivement. Dans un style simple et charnel, cet ancien charpentier dépeint la déchéance de son Tennessee natal.

